

« On aperçoit une grande voie rectiligne qui, partant du pied du Mon Regalis, arrive à la mer, une voie solennelle et inaltérable... ..seule compte cette voie, seule cette voie est Palerme ». Leonardo Sciascia, Mots Croisés, Œuvres Complètes II, Fayard, 2000

L'équipe constituée par Andrés Jambor paysagiste, Cécil' Mermier paysagiste, Valentina Serafini architecte et Pierre Vanderquand paysagiste, a répondu à un concours international d'idées, proposé par Legambiente (Association écologique) et Erga – Gruppo Enel (l'équivalent d'EDF en Italie).

Ce projet d'installation d'éoliennes a pour cadre la commune de Cinisi, qui se trouve à vingt kilomètres de Palerme, vers l'Ouest, en suivant la côte. Cette commune constitue la pointe orientale de la baie de Castellammare.

Mais son originalité vient aussi de la présence sur son territoire de l'aéroport international de Palerme – Punta Raisi, et par conséquent d'une autoroute qui le relie à Palerme.

La ville de Cinisi et bien sûr l'aéroport se situent sur la partie plane de la commune, dans une petite plaine exiguë, la mer au nord et encadrée au sud-est par un cordon de montagnes culminant à 910 m. Par cette plaine, qui est plus une longe de terre entre mer et montagne, on passe en quelques kilomètres du niveau de la mer à cette altitude. Cette forte déclivité accentue l'aspect escarpé, la forme de falaise, d'écran, formé par cette montagne côtière, appelée Monte Pecoraro. C'est le sommet de celle-ci qui a été choisi pour accueillir dix éoliennes.

Vue du sommet, la côte est découpée, ponctuée de tours anciennes de défense qui ont été bâties sur des avancées dans la mer. Un peu en retrait de la côte, la ville de Cinisi, de 10.000 habitants, est construite selon une grille orthogonale, assez simple. Un axe rectiligne, particulièrement visible, le Corso Umberto, plante le décor urbain. Autour de cet axe, des quartiers aux petites rues perpendiculaires se sont agglomérés, accentuant, s'il en était besoin, la forme axiale de la ville. Vu de haut, cet axe urbain est prégnant, comme une ligne droite déposée dans la plaine, perpendiculaire à la côte. La présence de la ville en est d'autant plus soulignée. Cela constitue une démonstration, fortement visuelle en ce cas, de la présence humaine : démonstratif au sens où cet axe se définit lui-même comme un indicateur fort, historique et contextuel.

Assez curieusement, l'infrastructure aéroportuaire avec ses pistes d'envol entrecroisées en un quadrilatère de lignes droites, confirme à leur manière la ligne-force configurée par la forme urbaine de Cinisi.

Ainsi, et il est difficile de le contester, la présence humaine dans ce périmètre relativement réduit de la plaine de Cinisi, se manifeste par des lignes, segmentées d'un point à un autre, se constituant par nécessité : lignes solitaires dans le paysage. Du même coup, la vue d'ensemble peut en témoigner, s'opposent d'une part les lignes découpées de la côte et escarpées de la montagne, et de l'autre celles rectilignes ou orthogonales de la ville et de l'aéroport, auxquels il est possible d'ajouter celles, il est vrai un peu plus courbes, de l'autoroute. Le tout semble donc s'organiser en un paysage au rythme binaire ; la trace de l'homme préoccupé à joindre deux points en perspective renvoyant, et inversement, à la nature démesurée du lieu où les formes sont hors proportion et le site puissant.

Mais cette opposition binaire peut aussi être perçue comme une contradiction. Un tel panorama, un tel paysage aussi large, un tel site aussi fort inspirent tout sauf la ligne droite. Et pourtant.

Cette montagne, en son sommet, grand plateau légèrement vallonné, est en quelque sorte un épurement. L'absence complète de végétation arbustive met en évidence, par défaut, une strate herbacée, qui, elle, souligne d'une part les formes rongées et arrondies de la montagne, et d'autre part découpe et se découpe dans le bleu du ciel à perte de vue, lignifiant d'autant l'horizon de la mer à l'infini. Ce plateau pelé, à quelque neuf cents mètres d'altitude, s'allongeant sur plusieurs kilomètres, semble plus appartenir à un monde décanté, affiné, épuré, qu'à celui des rochers escarpés, des vallées sinueuses dégringolant vers des terres battues par les flux de la mer. Aussi impressionnant soit le panorama qu'il offre, ce plateau n'en inspire pas moins le calme, la sérénité, presque la contemplation. Un épurement.

Ce stylisme d'épure est composé d'éléments des plus simples : le vent, l'air, les horizons, la rotondité de la montagne, les bleus variés du ciel et de la mer. En somme, en regardant la réalité telle qu'elle se présente à nous, il n'y a guère autre chose ; mais ce peu de choses peut tout à fait être considéré comme suffisant et absolument nécessaire.

C'est donc à partir de ce tout ou de ce rien, c'est selon, composant cette épure que notre réflexion va tenter de se développer.

Les projets d'implantation d'éoliennes se multipliant, les paysagistes se sont trouvés confrontés à une problématique qui, par certains de ces aspects, peut être qualifiée de nouvelle problématique. Développer un projet dans un environnement où seuls les éléments naturels ont une présence active et dans un contexte aux dimensions inhabituelles (pour ne pas dire dé-mesurées) est certes une épreuve nouvelle. La posture paysagiste s'en trouve déplacée, pour ne pas dire recomposée.

A quoi bon gloser longuement sur un paradoxe évident ! Introduire une technologie des plus modernes dans un site panoramique naturel aussi large et imposant ne peut relever ni de la complémentarité, ni de la dilution, ni même de l'intégration. Les catégories inhérentes à la pratique paysagiste sont comme prises à défaut. Comment penser le paradoxal sur fond d'unicité naturelle ? Par définition, très difficilement.

Il était tentant, pour nous, dans les conditions de ce projet, de nous référer à un cheminement artistique fondé sur l'accentuation du rôle d'intermédiaire entre la nature et l'acte humain. Cette référence tutélaire est évidemment le land-art, et Richard Long en particulier. Ce sont les fameuses interventions fines dans une nature chahutée, soulignant la volonté de médiateur de l'artiste entre la nature, ses principes et son « imitation ». Cette médiation, en tant que position, mais aussi en tant que revendication, a également la force d'asseoir définitivement l'opposition

sous-jacente au paradoxe que nous décrivions plus haut. Plus le paradoxe entre la nature et l'homme est forte, plus la médiation artistique s'en trouverait fondée. Le célèbre segment de droite de Richard Long définit à la fois le chahut naturel composé d'éléments se contrariant, et à la fois la présence, la reconnaissance et l'activité humaines. Cette opposition en est ainsi proclamée, gommée et non résolue. La position d'artiste joue à plein. Reste à savoir si la position paysagiste peut, quant à elle, y correspondre !

Car il est en effet possible de critiquer cette position. L'artiste en déroulant, aussi fine soit-elle, une ligne droite là où elle n'avait pas place, aboutit à faire de cette ligne droite elle-même un lieu. Cette ligne, par sa réussite même, en arrive à devenir le symbole et de sa présence et de celle de l'artiste qui l'a tracée. Le paradoxe devenu opposition se transforme, là, à son tour en contradiction. A trop vouloir symboliser, construit métaphoriquement son propre mythe. Dans cette configuration « mythique », l'artiste semble avoir plus besoin de la nature que l'inverse. Et les termes du symbole s'en trouvent d'autant plus dégradés. Nous sommes cette fois-ci face à une impasse. Si l'artiste est potentiellement en possibilité de médiation avec la nature, ce lien potentiel semble être dans l'obligation de se retourner sur lui-même, sur sa propre raison d'être pour pouvoir exister, au moins sur le plan symbolique. Or le retournement land-artien demeure quelque peu ténu, pour ne pas dire acrobatique.

Cette incursion dans le domaine de l'art nous a permis de comprendre que la dimension symbolique pouvait aussi avoir ses propres valeurs. Certes les éoliennes ne sont pas le symbole du vent. Elles utilisent cette force naturelle d'une manière très pragmatique. Mais leur présence nous rappelle mutatis mutandis que le vent a aussi une ombre. Toute symbolique, certes. Mais une ombre. Bel et bien.

La Sicile aime bien les temples grecs. Et ceux-ci ont toujours bien aimé les sommets des collines. Visibles, certes. Mais cette visibilité n'a jamais été, pour un Grec de l'Antiquité, une métaphore, ni même une allégorie. Leurs colonnades sont autant de passages de l'intérieur vers l'extérieur que ceux du haut vers le bas. Mais, de la même manière, si une colonnade peut suggérer le passage nécessaire de l'ombre vers la lumière et de la lumière vers l'ombre, le fronton, ses colonnes, l'entablement soulignent, eux, une relation nécessaire entre les cieux olympiens et le commun des mortels. Le temple ne peut pas être perçu comme un intermédiaire, il est intercesseur. Intercéder auprès des dieux est sa seule et unique fonction. Le temple grec, dorénavant, charriera son pesant de symboles, au point même de se demander s'il existât autre chose. Evidemment le contexte a changé. Mais dans les villages siciliens, encore de nos jours, les offices de tourisme paraissent allégrement vanter la civilisation grecque à qui désire l'entendre. Et, même si les collines n'ont plus la charge d'antan, si les montagnes sont moins olympiennes que jadis, et si la médiation a remplacé l'intercession, il n'en demeure pas moins que dans un paysage qui a tant inspiré les symboles, il est difficile de faire sans. Et si l'on ne comprend plus tout à fait les contenus de ce type de symbole, on en a conservé le goût, l'odeur, peut-être le désir confus, ceux constitutifs du respect, de l'émotion ou de l'inspiration. Peut-on intervenir en haut d'une montagne, en un tel paysage vu d'en haut, vu d'en

bas, sans que ces traces d'hier n'en effleurent l'idée ? L'ombre du vent n'est-il pas souffle divin ?

A ce moment-là de notre réflexion, tout pouvait s'organiser, comme une feuille qui se tourne sur elle-même. Le sens du vent pouvait alors devenir tout naturellement : vent du sens ; le vent dominant, la maîtrise des vents ; la ligne de crête, l'orientation de la ligne ; etc etc. Comme si spontanément la symbolique s'entortillait autour de la technique, indissociablement, avec un effet « comme autrefois ».

Tout pouvait s'organiser. Au point que paradoxe, opposition ou contradiction tombaient d'eux-mêmes. Vues de loin, ou au pied de l'une d'entre elles, les éoliennes s'imposaient ici par le sens du vent, par la maîtrise des vents, par la ligne de crête, etc. En un mot : par leur présence même en ce lieu (version technologique) ou par le lieu souligné par leur présence (version symbolique).

Pour s'en convaincre, il suffit d'imaginer ce même lieu, ces mêmes éoliennes dans une configuration de camouflage, de dilution, de simulacres dans l'intention de distraire les regards. Quelle que soit la réussite d'un tel stratagème, inexorablement une dimension manquerait : celle de la force du lieu. Force du vent découpant la montagne ; force du vent reliant montagne, terre, côte et mer ; force du vent, matière du ciel, liant les éléments entre eux, laissant échapper enfin son ombre pour qui désire voguer en son sillage.

La pratique paysagiste, comme tout autre pratique d'aménagement, n'ignore pas les dangers que fait courir ce genre d'appel à l' « évocation ». Confrontée à une ou des traces historiques, séduite par des signes renvoyant à un symbolisme d'autrefois, serrée dans sa démarche par le littéral et l'interprété, la pratique paysagiste peut difficilement s'arc-bouter sur l' « évocation ». Elle doit, avant toute chose, définir. Et en certain lieu, définir est suffisant. Nous pensons que le projet de Cinisi est dans ce cas-là.

Aussi avons-nous voulu ne rien escamoter. Les traces sont là, pour qui veut les voir. Les signes et les symboles possibles également. Quant au littéral et à l'interprété, nous les avons surévalués, leur donnant par là un autre sens, ou plus exactement les sens que les gens veulent bien leur prêter. A tel point que nous-mêmes ne pensons plus être ni dans le littéral, ni dans l'interprété : nous quittons la médiation pour ne proposer qu'une simple intercession, mais, à travers elle, toutes les intercessions possibles.

Il est souvent dit qu'il est bon de lire un lieu. Nous souhaitons, en tant que paysagistes, apporter le plus grand nombre de lectures possibles, sans en imposer une seule. La liberté reste toujours du côté du spectateur, qu'il ait une vue plongeante au pied des éoliennes ou un regard troublé à la vue du sommet de la montagne.

Pour ce faire, nous avons adopté ce qui s'imposait à nous : la linéarité. A condition que cette linéarité renvoie à autre chose qu'à elle-même. C'était la condition indispensable. Vue de près ou vue de loin, promenade ou contemplation figée, tel un

socle ou une longue jetée infinie, piste effleurant l'immensité ou incrustation au sol en un lieu précis, cette ligne mesure 1 km 500 dans sa longueur, et sa largeur de 21 m le souligne. Elle passe, imperturbable, dans les effleurements du sol, épousant ou non le terrain, accentuant ses légères déclivités ou nonobstant ses rehaussements. Nous sommes à 900 m d'altitude, sur un plateau dont cette longue incrustation linéaire « évoque » l'infinitude.

Cette piste de terre battue est consolidée sur ses bords retombant par des murs de pierre en gabions juxtaposés. Il était difficile d'apporter là, sur ce haut plateau caillouteux et calcaire, un autre élément que la pierre. Mais nous l'utilisons en une nouvelle définition : l'enserrement de la pierre dans un grillage torsadé. Technique de construction moderne en un lieu ignorant tout de cette modernité. L'incongruité de ces gabions rapportés est du même type que celle des éoliennes : aussi justifiées soient-elles par la présence et la puissance du vent, elles sont là, technologiquement imparables et pourtant irréelles.

Chaque éolienne ponctue, tous les 150 m, cette longue césure séparant la montagne de la montagne, celle côté droit de celle côté gauche, celle soleil couchant de celle soleil levant. Hautes de 80 m, placées en bord de piste, en une ligne perpendiculaire aux vents dominants, les mâts alignés forment avec les deux côtés de la piste une ligne de fuite, comme un sillage dans le ciel.

Cette longue ligne droite est seule, ponctuée par les ancrages des mâts d'éoliennes. Dix points d'ancrage. Les mêmes. Répétitifs. Comme jamais fini.

Cette approche épurée obligeait à une fin similaire. La piste droite, deux parallèles semblant se rejoindre, socle sans aspérités autres que la ligne des mâts elle-même indéfinie, cette piste donc s'interrompt sur un belvédère en ligne coupée. Arrêt qui, tout en étant brusque, paraît relever de « l'interruption momentanée de la piste ». Si peu justifiable, sinon par la pente de la montagne se jetant vers la plaine. Panorama infini, dont la légitimité, mais quelle légitimité !, est la ligne d'horizon formée par la mer Tyrrhénienne.

Un belvédère serti de gabions, dont la plate-forme constituée servira à entreposer dans son sous-sol les services techniques nécessaires au bon fonctionnement des dix éoliennes.

Belvédère des émotions ressenties lors de la première découverte de sa vue offerte, ce lieu particulier n'est en fait qu'un réceptacle. S'il semble se jeter vers l'horizon, effet d'optique assuré puisque c'est plus l'horizon qui vient vers lui que le contraire.

Un belvédère est avant tout une intentionnalité. Et cette intention est la nôtre.

En étant des plus mesurés, des plus simples, discrets et obsolètes — il n'y a rien d'autre à y voir qu'une belle vue, comme son nom l'indique ! —, ce belvédère peut épouser toutes les formes du lieu : la mer, la montagne, le ciel, le vent, mais aussi, et avec les mêmes facilités, les mémoires du lieu, qu'elles fussent littérales ou interprétées, et leurs projections passées ou à venir. S'il est un lieu à visiter, c'est bel et bien celui-là, puisque tout apport, aussi personnel soit-il, y est par définition invité. Ce belvédère s'ouvre sur l'infini et sur chacun d'entre nous.

L'ombre du vent en devient plus révélatrice que son propre souffle.

Comme pour mettre une note « ouverte » à ce lieu particulier, nous avons proposé d'installer une table où serait raconté le périple de Dédale et de son fils Icare. C'est ici, dans cette plaine de Cinisi et de Carini que Dédale acheva sa vie, il y a 3300 ans.

Altitude 880, un balcon sur le paysage.(légende de l'illustration)